

Lydia se baignait habituellement seule.

Elle le préférait ainsi; et puis cet été il n'y avait personne pour lui tenir compagnie. Elle n'avait rien à craindre, d'ailleurs : à proximité, perché sur un rocher, son père peignait son « motif marin » et veillait à ce qu'aucun intrus ne s'approchât trop.

Elle avança jusqu'à ce que l'eau lui arrive un peu au-dessus de la taille, s'arrêta, les bras levés, les mains nouées derrière la nuque, et attendit que les ondes s'effacent pour contempler le reflet de ses dix-huit ans.

Elle se pencha et glissa dans l'eau émeraude. Quel plaisir de se laisser aller, elle se sentait si légère! Elle nageait doucement, sans faire de bruit. Elle n'avait pas rencontré de perche; parfois, il lui arrivait de jouer avec les poissons et un jour elle avait été si près d'en attraper un, qu'elle s'était piqué la main à la nageoire dorsale.

Revenue sur le rivage, elle passa une serviette sur son corps, se laissa sécher par le soleil et la douce brise d'été, puis s'allongea sur un rocher plat, poli par les vagues. Elle se mit d'abord sur le ventre et abandonna son dos au soleil. Son corps avait déjà bruni, autant que son visage.

Ses pensées filaient. On allait bientôt dîner. Du jambon aux épinards. Ça devait être bon, mais rien à faire : le dîner était le moment le plus ennuyeux de la journée. Son père n'était guère loquace, son frère Otto, revêche, se taisait. Mais c'est vrai qu'il avait des problèmes, Otto. La concurrence était dure pour les ingénieurs; l'automne prochain il partirait pour l'Amérique. À table, seul Philippe ne cessait de parler, mais il ne disait jamais rien qui valût la peine d'être écouté : sa conversation tournait autour des précédents, des combines juridiques, des avancements et de tout un fatras dont personne ne se souciait. Comme s'il parlait uniquement pour rompre le silence; et pendant ce temps, ses yeux myopes cherchaient les meilleurs morceaux dans le plat.

Pourtant, elle aimait son père et ses frères. Curieux qu'on puisse s'ennuyer autant en compagnie d'êtres si chers...

Elle se retourna sur le dos et glissa les mains sous sa nuque, le regard perdu dans le vide.

Le ciel bleu, les nuages blancs, songeait-elle, bleu et blanc, bleu et blanc... J'ai une robe bleue avec de la dentelle blanche. C'est ma plus belle robe, mais ce n'est pas pour cela que je l'aime autant. Je l'aime pour une autre raison : parce que je la portais cette fois-là.

Cette fois-là.

M'aime-t-il? Oh oui, bien sûr qu'il m'aime.

Mais m'aime-t-il vraiment, pour de vrai?

Elle repensa au soir — il n'y avait pas longtemps de cela — où ils étaient assis dans le berceau de lilas : il avait esquissé une caresse si osée qu'elle avait eu peur. Lui-même avait dû se rendre compte qu'il faisait fausse route, car il avait pris la main qu'elle avait levée pour se protéger et l'avait baisée comme pour demander pardon.

Oui, il m'aime certainement pour de vrai.

Je l'aime. Je l'aime.

L'émotion lui faisait remuer les lèvres et sa pensée devint un murmure : je l'aime.

Bleu et blanc... bleu et blanc... le clapotement de l'eau... clap... clap...

Elle pensa soudain qu'elle n'avait découvert combien il était agréable de se baigner seule qu'au cours de ce dernier été. Et elle se demanda d'où cela pouvait bien venir. C'était si agréable. Lorsqu'elles se baignent ensemble, les jeunes filles se croient obligées de rire, de crier, de faire du tapage. Il est tellement plus délicieux de nager seule, en silence, en écoutant le clapotis de l'eau contre les rochers.

Elle s'habilla en fredonnant « Un jour, à mes côtés — le pasteur te demandera — si tu veux être mon ami élu ».

Mais les paroles elle ne les prononçait pas.

Depuis des temps immémoriaux, le peintre Stille louait chaque été la même maison de pêcheur, une bâtisse rouge aux confins de l'archipel. Il y peignait des pins. En son temps, on disait de lui qu'il avait découvert l'archipel, comme Edvard Bergh avait découvert les bocages de bouleaux. Il représentait volontiers ses pins après une ondée, les troncs humides luisant au soleil. Pour cela, il n'avait besoin ni de pluie ni de soleil : il les connaissait par coeur. Il ne dédaignait pas non plus de laisser le couchant allumer des reflets rouges sur la fine écorce rose du sommet et sur les branches noueuses et tordues. Dans les années soixante, il avait obtenu une médaille à Paris. Son pin le plus célèbre se trouvait au musée du Luxembourg, d'autres, en petit nombre, au Musée national. À présent — à la fin des années quatre-vingt-dix — la soixantaine largement dépassée, la concurrence l'avait un peu relégué dans l'ombre. Mais il travaillait avec ténacité et application, comme durant toute sa vie laborieuse, et il s'y connaissait pour monnayer ses pins.

— Savoir peindre ne suffit pas, aimait-il à répéter, il y a quarante ans je ne peignais pas plus mal qu'aujourd'hui. Mais vendre, ça, c'est un art, il faut du temps pour l'apprendre.

Le secret était simple : il ne vendait pas cher. Aussi s'en tirait-il convenablement avec sa famille — il était père de trois enfants —, et n'avait de dettes ni envers Dieu ni envers les hommes. Veuf depuis quelques années, petit, sec, des taches de peau rose et fraîche se devinant ici et là à travers une barbe moussue, il ressemblait lui-même à un vieux pin de l'archipel.

Peintre de son métier, il était musicien dans l'âme. Autrefois, il fabriquait des violons et rêvait de redécouvrir les anciens secrets de la lutherie, mais cette époque était révolue. Cependant, il lui arrivait encore de racler son violon lors des fêtes populaires, le samedi soir, son brûle-gueule au coin de la bouche.

Il était toujours ravi de tenir la seconde basse dans un quatuor, et cela expliquait sa bonne humeur au cours du dîner :

— Il y aura de la musique ce soir. Le baron a téléphoné : il passera avec *Stjärnblom* * et Lovén.

Le baron, dont la petite propriété se trouvait de l'autre côté de la baie, était leur plus proche voisin parmi les gens de qualité. *Stjärnblom*, le licencié, et *Lovén*, un employé aux Douanes, étaient ses hôtes. Lydia se leva précipitamment sous prétexte qu'elle devait aller à la cuisine. Ses joues étaient en feu.

— Je ne chanterai pas, grogna Philippe.

— Tant pis pour toi, rétorqua son père.

Le quatuor souffrait en effet d'un léger handicap : il y avait deux ténors. Le vieux Stille possédait encore une basse convenable. Le baron affirmait pouvoir atteindre n'importe quel registre d'une façon « tout aussi brillamment minable »; il avait cependant fixé son choix sur la basse. *Stjärnblom* était le second ténor. Philippe et Lovén se disputaient la gloire et la responsabilité de premier ténor. Le ténor de Philippe était menu, tendre et pur, décidément lyrique. Celui de l'employé aux Douanes colossal, et ses flots puissants noyaient irrémédiablement la voix de Philippe. Lovén prétendait même avoir reçu une proposition de contrat à l'Opéra. Pourtant, dès qu'il était question de choses subtiles, Philippe, avec fierté, se sentait indispensable, car son rival n'avait que deux cordes à sa lyre : *forte* et *fortissimo*. De plus, l'employé aux Douanes était souvent trahi par son tempérament passionné : quand l'émotion prenait le dessus, il chantait faux ou alors sa voix se cassait.

Otto rompit le silence :

— Ha! bien sûr, tu chanteras. On n'a encore jamais vu un ténor capable de se taire quand il en entend un autre chanter.

— Tu pourras choisir ce qui est dans ton registre, s'interposa le père.

Un peu boudeur, Philippe remuait distraitemment ses épinards; il se laisserait peut-être convaincre de chanter *Warum bist Du so ferne?*¹ peut-être même *Kornmodsglans*. Il se rappela le *Warum* de leur dernière séance. Lovén s'était tout de suite déchaîné, mais le baron avait frappé la base de son diapason en disant : « Tais-toi, Lovén, et laisse Philippe chanter ça, lui, ça le connaît! » Il se souvenait de l'aisance, de la finesse avec laquelle il avait exécuté le morceau.

Lydia revint à table.

— Je suis allée voir ce que nous pourrons proposer ce soir. Il y aura de nouveau du jambon, du hareng avec des pommes de terre, et les perches d'Otto. C'est tout ce qu'il y a.

— Plus l'eau-de-vie, la bière, le punch et le cognac, renchérit Otto.

— Que peut-on désirer de plus? fit le vieux Stille. Toutes ces choses ne sont-elles pas des dons magnifiques du bon Dieu?

Le soleil d'août déclinait lorsque la petite barque pointue du baron surgit derrière le cap. Le vent

* Prononcer Chairnblum.

¹ Pourquoi es-tu **si loin**?

avait molli, la voile s'était affaissée, on avait dû recourir aux rames. L'embarcation s'approcha de l'appontement, on largua la voile, l'équipage leva les rames; le baron, armé du diapason, donna le *la*, et pendant que la barque se laissait lentement porter vers le rivage par la houle, les trois navigateurs entamèrent le trio de Bellman :

*« Les ondes ralentissent leur cours,
L'Éole suspend son souffle quand il entend le son de nos mandolines.
La lune brille.
L'eau miroite, calme et froide.
Les lilas et les jasmins répandent partout leur parfum.
Un papillon vert et or voltige de fleur en fleur,
bientôt la chenille sortira de son cocon,
bientôt elle sorti-i-i-ra de son cocon. »*

Le chant résonnait, pur et beau, au-dessus des eaux. À bord d'un chasse-marée, deux vieux pêcheurs qui installaient leur ligne de fond, interrompirent leur besogne pour écouter.

— BraVo, lança le vieux Stille de l'appontement.

— Oui, ce n'est pas mal, Lovén, dit le baron, à l'exception de ce « sorti-i-i-ra de son cocon ». Ça convient mieux à Philippe. Mais bonsoir à vous tous! Bonsoir, vieux brigand, as-tu du cognac? Nous apportons le whisky. Bonsoir ma bonne, ma belle, ma douce; mum-mum, le baron accompagna chaque qualificatif d'un baiser courtois de la *main*. Mademoiselle Lydia! Bonsoir les garçons!

Basané, hâlé, arborant une barbe noire de Nabuchodonosor, le baron Freutiger avait l'apparence d'un bandit de théâtre. Bientôt quinquagénaire, il avait réussi à conserver sa verdure : il ne prenait jamais rien au sérieux, les chagrins et les soucis ne le marquaient pas. Il avait pourtant eu une vie tumultueuse dont la pire épreuve était, selon lui, d'avoir été pendu pour un vol de chevaux en Arizona. Il est vrai que, dans sa jeunesse, il avait été la brebis galeuse de sa famille et avait cherché fortune un peu partout de par le monde. Il possédait des talents innombrables. Il avait publié un recueil de récits de voyage, dont la fraîcheur et la séduction mensongère lui avaient valu un renom littéraire. Il composait des valse qu'on dansait aux bals de la cour. Grâce à un héritage qui lui était échu quelques années auparavant, il avait acheté une petite propriété dans l'archipel où, sous prétexte de travaux agricoles, il passait son temps à chasser les oiseaux de mer et les jeunes filles. Il avait également des ambitions politiques. Candidat libéral aux dernières élections parlementaires, il aurait probablement obtenu un mandat, s'il avait su prendre une position un peu plus nette quant aux questions de tempérance.

Un costume de flanelle d'une blancheur éclatante, un vieux chapeau de paille sale et déformé sur la

tête, il sauta sur l'appontement et réunit autour de lui son quatuor. L'employé aux Douanes Lovén, grand, beau et blond, le teint rose, un peu gras peut-être et d'un charme doucereux, prit la pose et lança quelques notes d'essai. Le licencié Stjarnblom, un jeune homme originaire du Värmland, aux épaules carrées et aux yeux timides et profonds, se tenait à l'écart. Le vieux Stille et Philippe se joignirent à eux; le baron donna le *la et* au son de *On redéploie la bannière des chanteurs* le cortège se dirigea vers la maison rouge, vers les bouteilles et les verres qui scintillaient entre les vrilles du houblon dans la petite véranda.

La nuit tombait et déjà, au nord, dans le ciel pâle, brillait Capella, l'étoile claire des soirées d'août.